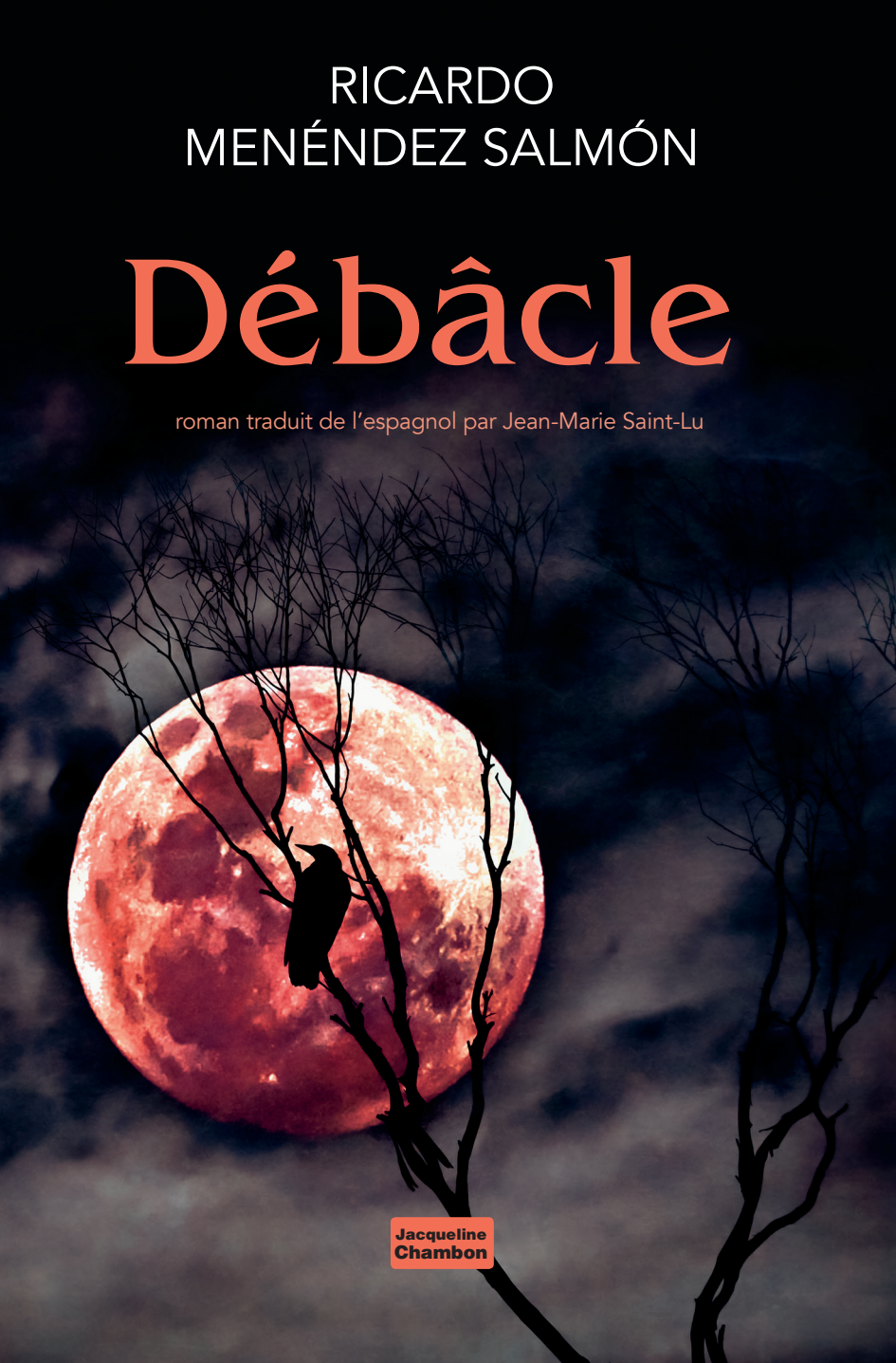
RICARDO
MENÉNDEZ SALMÓN

Débâcle

roman traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu



Jacqueline
Chambon

PRÉSENTATION

« Leurs voix étaient graves mais diaphanes, comme le murmure d'un ruisseau. Ils formaient un groupe qui se faisait appeler Les Arracheurs, se déclaraient responsables de l'introduction d'aiguilles dans les aliments et prévenaient que leurs sabotages seraient de plus en plus terribles. Leur objectif, disaient-ils, était vieux comme le monde, terroriser, et leur détermination ne faiblirait pas avant qu'ils aient institué un régime de panique constante. Ils ne réclamaient rien en échange. Ils se contentaient de la nudité des faits. Ils recherchaient simplement la peur pour la peur ; ils prétendaient seulement effrayer ; ils ne se fondaient sur aucun credo politique ou religieux, aucune idéologie : ils se disaient puissants parce qu'ils n'incarnaient pas d'autre drapeau que celui de faire le mal dans toutes les vies aisées, fausses, contingentes. »

Sous l'apparence d'un thriller, et avec un implacable sens du suspense, Ricardo Menéndez Salmón fait monter l'angoisse jusqu'à l'insupportable en déclinant les formes les plus perverses et les plus dangereuses de la folie meurtrière des hommes dans le monde sans repères et sans limites qui est le leur. Une fable universelle et fulgurante, aux racines du mal.

RICARDO MENÉNDEZ SALMÓN

Né à Gijón en 1971, Ricardo Menéndez Salmón, dont toute l'œuvre interroge les rapports de l'art et du mal, est l'un des écrivains les plus prometteurs de la nouvelle génération espagnole.

DU MÊME AUTEUR

L'OFFENSE, Actes Sud, 2009.
LE CORRECTEUR, Jacqueline Chambon, 2011.
LA PHILOSOPHIE EN HIVER, Jacqueline Chambon, 2011.
LA LUMIÈRE EST PLUS ANCIENNE QUE L'AMOUR, Jacqueline Chambon, 2012.
MEDUSA, Jacqueline Chambon, 2013.

Photographie de couverture : © Steven Sandner

Titre original :
Derrumbe
Éditeur original :
Seix Barral, Barcelone
© Ricardo Menéndez Salmón, 2008

© ACTES SUD, 2015
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-05005-4

Ricardo Menéndez Salmón

Débâcle

roman traduit de l'espagnol
par Jean-Marie Saint-Lu

Jacqueline Chambon

À Vera, qui me soutient.

La terreur est la malédiction de l'homme.

Fedor Dostoïevski,
Les Possédés.

I

MORTENBLAU

Il tira et la tête rebondit et il vit ses yeux se nourrir pour la dernière fois d'une gorgée de lumière avant de se teindre d'ombres – ombres dans lesquelles il put voir son propre reflet, bras encore tendu – et finalement s'éteindre comme une étoile lointaine qui clignote avec une force inusitée avant de disparaître à tout jamais en concentrant dans ce dernier éclat tout ce qu'elle fut un jour : sa splendeur, son mérite, son excellence : l'évidence étonnante et étonnée d'avoir senti, d'avoir joui, d'avoir ri : d'avoir été.

Puis il s'approcha de l'homme et tourna autour de lui et sentit son sang frais et porta à sa bouche un mélange d'os et de cuir chevelu, et dressé, là, debout comme un totem obscur, dans la pièce à peine éclairée par la lumière ouatée des vieux réverbères d'époque, quiconque l'aurait vu savourer cette poignée de matière confuse aurait éprouvé la tentation de fuir très loin, et très vite.

*

– C'est quoi, ça ? demanda Manila à l'Inspecteur.

– Une chaussure, il laisse toujours une chaussure.

– Une chaussure ?

– Une chaussure de sa précédente victime.

– Je vois.

– Nous en avons quatre paires.

– Quatre paires ?

– Oui. Quatre paires, complètes et incomplètes.

– Je ne comprends pas.

– Complètes parce qu'il laisse toujours le pied gauche d'abord puis le droit ; incomplètes, parce que les modèles ne coïncident pas.

– Et il fait toujours ça.

– Toujours.

– Comme une marque.

– Exact.

– Et la première chaussure qu'il a laissée ?

– Nous pensons que c'était une des siennes.

– Mais ce pourrait être celle d'une victime antérieure.

– Oui.

– Et alors ?

– Alors, par déduction, nous continuerions à remonter de crime en crime.

– Mais il n'y a que huit chaussures.

– Seulement huit, oui.

– Et il n'y a que huit corps.

– Que nous sachions, oui.

– D'accord.

Manila s'approcha du cadavre, en fit le tour lui aussi et regarda l'orifice par lequel s'étaient répandus la vie, le temps, diverses illusions et quelques rares espoirs. Il porta un doigt à la moustache qu'il ne portait plus depuis plusieurs semaines et pensa : « Qu'est-ce que je fais là, dans la chambre du diable », mais ne dit pas un seul mot à l'Inspecteur, qui le regardait avec respect et patience, et se limita à le saluer d'un signe de tête.

Il quitta alors la chambre, descendit l'escalier en comptant chacun des battements de son cœur, sortit de l'immeuble et s'arrêta sous un vieux réverbère pour regarder d'abord la fenêtre derrière laquelle se trouvait un homme dont la tête était éclatée, puis observer ses chaussures et, finalement, dire à la nuit ce simple mot, précis, catégorique :

– Huit.

*

Comme il l'aurait fait pour une jeune mariée lors de sa nuit de noces, il prit la pute dans ses bras et franchit avec elle le seuil puis la jeta sur le lit mais, cette fois, pas comme si c'était une femme, quelqu'un pour qui il allait donner de l'argent, mais comme si c'était un paquet de linge ou un sac de courrier, quelque chose d'inanimé qui ne connaît ni les caries ni le froid.

Elle chercha un signe sur les muscles de son visage et crut comprendre et pria quiconque pouvait l'écouter qu'au moins il ne lui fasse pas mal et que, s'il lui en faisait, ce soit le plus vite possible. Puis elle ferma les yeux de honte et écouta le bruit du robinet déréglé et

l'imagina dans la salle de bains en train de se raser ou de se laver les aisselles ou le sexe ou les pieds ou Dieu sait quoi, jusqu'à ce que, quelques minutes plus tard, elle l'entendît revenir dans la chambre en lui cachant la lumière qui venait de la salle de bains, s'approcher d'elle et l'embrasser sous les oreilles, d'un geste si doux et si savant et si plein d'autres femmes et d'autres jours qu'un instant elle pensa qu'elle s'était trompée et que sa peur était une sensation absurde parce que cet homme n'était qu'un client bien élevé, décidé à passer un bon moment.

Alors il se dressa sur ses paumes et se frotta contre elle comme la mer contre une plage vide et secoua sa belle tête devant le chevet du lit tout en balançant sa queue à la hauteur de son visage et elle se débattit comme un poulpe vivant sous l'éclat de cette chair, et au-dessus de ses cheveux, tout en faisant des efforts pour ne pas étouffer, disciplinée et soumise et experte, elle entendit l'homme crier une, deux, trois fois, puis elle sentit le tremblement salé courir le long de sa gorge et sut qu'il s'était vidé et que tout était terminé et que le moment était venu de se reposer.

*

Manila regarda dormir la petite fille, s'assit à côté d'elle et avança la main jusqu'à ses cheveux. Mais il ne la toucha pas. Il pensa au mot *contamination* et retint sa main, comme un oiseau sans branche, à quelques centimètres de la tête de l'enfant. Puis il caressa sa

moustache absente et jura plusieurs fois à voix basse, en pensant que si le démon, sous une de ses nombreuses formes, visitait son foyer, il préférerait tordre le cou à sa fille avant qu'elle n'ait la possibilité de le voir.

Il resta sur place quelques minutes, à la regarder dormir, en devinant ses yeux qui tournaient sans répit sous ses paupières gonflées, elle faisait les rêves des enfants de cinq ans, des rêves lucides, pleins d'espoir et en même temps sûrement abominables, avec leurs cauchemars de scorpions, d'abîmes et de lutins imberbes jouant tendrement avec des animaux galvanisés par le rire, l'affection et la caresse de ces mains tièdes qui ne connaissent encore aucun des possibles séjours de la corruption, de la pourriture, de la mort.

Puis il se leva, entra dans sa chambre, regarda le corps long et lourd de sa femme, eut peur de la créature qui battait à l'intérieur et en conclut que le monde était un endroit étrange, confus et plein de recoins où la vie et la mort disputaient une partie obscène. C'est alors que la voix l'arracha à ses réflexions :

– Viens donc te coucher une bonne fois.

Et Manila se déshabilla, ôta sa fatigue, sa crainte et sa rage.

Allongé sur le dos, tandis qu'au plafond remuait sans bruit une lampe de papier en forme de pélican, il s'endormit, bercé par la chaleur du volumineux récipient qui près de lui thésaurisait deux cœurs.

*

Il fut réveillé par la soif. Un feu autour de sa bouche, pleine de cloques. Sa langue avait un goût de chaux et de rouille. Il regarda par la fenêtre et vit un paysage calciné, avec des arbres noirâtres et des maisons délabrées et des animaux gisant au milieu du désert.

Il serra les paupières et tout s'évanouit. Rien de cela n'existait. Sa soif disparut. Sa bouche était claire comme un verre d'eau. Il avait l'haleine d'un bébé. Par la fenêtre, il vit marcher une femme qui tenait un enfant par la main et un chien lent et gros, docile comme un porc, qui trottait derrière eux.

Il tendit sa main droite et toucha la crosse froide. Elle était toujours là, comme un dieu endormi.

Il resta allongé durant les quatre heures qui suivirent. Quand enfin il se leva, il urina, déféqua, fuma deux cigarettes, assis au-dessus de la puanteur de ses propres excréments, jusqu'à ce que l'odeur du tabac se mélange avec celle de sa merde, il se doucha, se rasa, sortit, passa devant l'enfant, qui jouait maintenant tout seul avec un vieux chiffon de couleur, regarda dans les yeux le chien docile, monta dans sa voiture et partit.

*

Le chien entra en se frottant l'échine contre la porte, flaira et tourna en rond à la recherche de sa queue, si bien que quiconque l'aurait vu aurait pensé qu'il allait d'un moment à l'autre s'arracher la tête ou hurler